

*la forme d'une ville*  
*Change plus vite, hélas ! que le coeur d'un mortel.*

Baudelaire, Le Cygne.

Je ne suis pas homme à revenir volontiers sur mes pas. Pour moi il est difficile, presque impossible de porter le regard en arrière, de considérer ce que j'étais, ce que j'ai fait. Il se peut que je me sente encore trop jeune pour un examen de conscience ou, plus simplement, pour une évaluation paisible du passé. Par tempérament, je regarde toujours en avant. Instinctivement, je pense que la recherche du temps perdu est une façon de perdre celui que nous vivons et qui nous reste à vivre.

Alors, quand les amis français et brésiliens ont proposé une exposition à Rio de Janeiro de mes photographies d'il y a quarante cinquante ans, quand les amis italiens, ici à Rome, ont tout fait pour accompagner la réalisation et le commentaire de cette exposition, j'ai éprouvé des sentiments mêlés. De joie et de gratitude certainement pour la reconnaissance accordée à cette partie peu connue de mon travail. Mais aussi d'embarras et de perplexité. Ces photographies d'un presque autrefois, qu'avaient-elles à me dire, à moi qui les retrouvais et m'y retrouvais peut-être, « à distance » ? Et surtout que pouvaient-elle dire à ceux qui les découvrirait, qui les regarderaient pour la première fois ?

Eh bien, ceci justement : que le monde a changé, que les hommes ont changé. Et plus précisément que la ville, qui est le monde moderne des hommes, et que les hommes dans la ville ont changé. Le malaise ou le mal-être que j'éprouve devant les photographies des périphéries de jadis n'est pas une question de nostalgie ou

de narcissisme. Le fait est qu'en ce long temps d'une existence –qui est un si peu de temps dans l'histoire humaine – l'homme de la périphérie a changé. Il était en quelque sorte l'inventeur artistique de ses moyens pratiques de vie au jour le jour. Il était en dehors de tout. Socialement exclu, politiquement absent, totalement libre. Les chercheurs académiques le voyaient comme un membre de cette société décomposée que l'on nommait le *Lumpenprolétariat*. Mais regardez les yeux, les visages, les mains : ces groupes humains étaient vivants, fourmillants, joyeux, imprévisibles, inclassables.

La périphérie n'est plus périphérique. À Rome, par exemple, sur deux millions huit-cent mille habitants, presque un tiers réside en périphérie. Si la périphérie s'arrête, la ville entière est bloquée. La périphérie est devenue centrale. À l'Acquedotto Felice, il y avait des baraques, appuyées et protégées, pour ainsi dire, par les ruines du monde antique. Maintenant on y fait du jogging le matin. On est passé du sous-prolétaire au petit bourgeois, de l'invention du quotidien à la platitude urbaine.

Bien entendu, il y avait la pauvreté. Mais c'était une pauvreté paradoxalement heureuse, acceptée avec dignité comme un mode de vie, comme le signe d'un destin commun. Aujourd'hui il y a encore la pauvreté mais c'est une pauvreté qui ne connaît pas la solidarité. C'est celle d'une population exploitée et désirante, qui voudrait sortir d'elle-même, devenir bourgeoise et exploiter les autres à son tour. C'est une pauvreté avec des fleurs à la fenêtre, un petit chien à promener, qui considère l'ordure et la saleté misérables d'hier et d'avant-hier comme des sujets honteux.

Le photographe est obligé de travailler sur le terrain. Il faut « y aller ». Il ne peut pas théoriser, tranquillement assis dans la pénombre silencieuse de son cabinet de travail. Il doit « y aller » et demeurer sur place. C'est là la souffrance et le

privilège du photographe. À vélo ou à pied, le photographe pratique encore aujourd'hui le voyage comme le pratiquaient les pèlerins du Moyen Âge. Il sent la terre sous les pieds. À une époque où la planète est devenue trop petite et où une poignée d'heures suffit, sur un vol *low-cost*, pour la parcourir d'un bout à l'autre, le photographe reste fidèle au voyage de la tradition, au voyage lent et pénible, véritable *travel* – travail, *travaglio*, souffrance. Il sait que l'on voyage aujourd'hui si vite que l'on est toujours à la même place. En réalité, on ne voyage plus, on est catapulté d'un lieu à l'autre. Ce resserrement de l'espace rejoint la *tendance isomorphique* qui, peu à peu, mystérieusement mais inexorablement, attaque et détruit la diversité, transforme les lieux et les humains et les rend semblables sinon identiques.

C'est grâce au photographe que la contingence historique, que l'accident humain, que la singularité individuelle peuvent être préservés, c'est la photographie qui peut encore témoigner du caractère *dramatique* de la condition humaine.

Franco Ferrarotti  
Rome, juillet 2014